

CHAPITRE II

LES IDÉES (1)

J'en viens maintenant à l'étude de la seule distinction qui, à mon sens, puisse être avec raison établie entre la psychologie de l'homme et celle de la bête : c'est ici la grande différence qui fournit une explication psychologique complète des nombreuses et immenses ressemblances qui existent incontestablement entre l'esprit du singe le plus élevé et celui du sauvage le plus dégradé ; c'est d'ailleurs la différence qui est maintenant universellement admise par les psychologues de toute école, depuis le catholique romain jusqu'à l'agnostique dans le domaine religieux, depuis l'idéaliste jusqu'au matérialiste dans le domaine philosophique.

De nombreux auteurs, depuis Aristote, l'ont énoncée avec clarté, mais je ne saurais mieux l'exposer que dans les termes de Locke : « On peut douter que les animaux combinent et élargissent leurs idées de cette façon à un degré quelconque ; mais il est un point sur lequel on peut être assuré, ce me semble, c'est que la faculté d'abstraire n'est pas du tout en eux, et que la possession d'idées générales est ce qui établit une différence parfaite entre l'homme et la brute, et c'est un degré d'excellence que les facultés de la brute n'atteignent aucunement. Car il est évident que nous n'observons aucune trace, chez elle, de l'emploi de signes généraux pour des idées universelles ; ce qui nous fait penser

(1) Dans mon précédent ouvrage, j'ai consacré un chapitre à l'imagination, dans lequel j'ai traité de la psychologie de l'idéation en ce qui concerne les animaux. Il nous faut maintenant considérer celle-ci chez l'homme, et, pour ce faire, il est nécessaire de revenir quelque peu à l'idéation chez les animaux.

Je ferai mon possible, toutefois, pour éviter les redites, et, dans les trois chapitres qui suivent, je supposerai que le lecteur est déjà familier avec mon précédent ouvrage. A dire vrai, l'argumentation qui occupe les trois chapitres suivants ne peut être pleinement appréciée si l'on n'a précédemment parcouru les chapitres IX et X de l'*Évolution Mentale chez les Animaux*.

avec raison qu'elle ne possède point la faculté d'abstraire ou de faire des idées générales puisqu'elle ne se sert ni de mots, ni de signes généraux. Le fait que les animaux n'emploient ni ne connaissent de faits généraux ne saurait être attribué à un manque d'organes appropriés à l'émission de sons articulés. Beaucoup d'entre eux en effet, nous le voyons, peuvent articuler des sons, et prononcer des mots d'une façon suffisamment distincte, mais jamais avec un but de ce genre ; et d'autre part des hommes qui par quelque défaut organique sont privés de la parole, réussissent cependant à exprimer leurs idées générales par des signes qu'ils emploient à la place de mots. Cette faculté manque absolument chez les animaux. Je crois donc que nous pouvons admettre que c'est en ceci que les bêtes se distinguent de l'homme ; c'est là la différence véritable qui les sépare entièrement, et qui finit par creuser entre eux un abîme, car si les animaux ont des idées, et ne sont pas de simples machines comme le voudraient quelques-uns, nous ne pouvons leur refuser quelque raison. Il me semble évident que dans certains cas, quelques-uns d'entre eux raisonnent, de même qu'ils ont le sentiment ; mais ils ne raisonnent que sur des idées particulières telles qu'ils les ont reçues de leurs sens. Les plus élevés d'entre eux sont attachés dans ces étroites limites, et n'ont pas, je crois, la faculté de les élargir par n'importe quelle sorte d'abstraction (1). » Nous venons d'énoncer ici, avec toute la lucidité de sens commun de ce grand écrivain, ce que nous pouvons appeler la distinction initiale ou fondamentale que nous poursuivons ; c'est cette « différence propre » qui, d'abord étroite comme l'espace compris entre deux lignes de rails au point où elles diver-

(1) *Human Understanding*, livre II, chap. II, 10 et 11. — A ce passage, Berkeley a objecté qu'il est impossible de former une idée abstraite de qualité indépendamment de toute idée concrète d'un objet ; par exemple, l'idée du mouvement indépendamment de celle d'un corps en mouvement. (Voir *Principles of Human Knowledge*, introd., VII, XIX.) C'est ici un point que je ne saurais traiter à fond sans entrer dans la philosophie de la grande discussion sur le Nominalisme, le Réalisme et le Conceptualisme, ce qui m'entraînerait en dehors des limites strictement psychologiques dans lesquelles je désire me tenir. Il me suffira donc d'indiquer que la critique de Berkeley consiste ici simplement à montrer que Locke n'a pas poursuivi suffisamment loin sa philosophie du nominalisme. Par contre, Locke a vu et a dit qu'une idée générale ou abstraite renferme une perception de similitude entre individus d'une sorte, sans qu'il soit tenu compte des différences. Mais il ne sut aller plus loin, et montrer qu'une pareille idée n'est pas une idée dans le sens d'image men-

gent, finit par s'élargir de façon à se terminer pour ainsi dire aux pôles opposés de l'esprit. En effet, en faisant des progrès continus selon la même ligne de développement, l'esprit humain devient capable de réfléchir à des abstractions de sa propre fabrication qui sont de plus en plus éloignées de la perception sensitive des objets concrets ; il peut unir ces abstractions en une variété infinie de combinaisons idéales ; celles-ci à leur tour peuvent s'élaborer en des constructions idéales d'un caractère de plus en plus complexe, et ainsi de suite jusqu'à ce que nous arrivions à ces facultés pleinement développées de la pensée introspective que chacun d'entre nous connaît directement.

Nous en venons maintenant, à la fois, à une matière à analyse raffinée, et à une série de questions qui sont d'une importance fondamentale pour tout l'ouvrage présent. Je veux parler de la nature de l'abstraction, et de la classification des idées. Bien des ambiguïtés s'attachent encore à ces importants sujets, et il est impossible d'en parler en employant des termes sur la signification desquels tous les psychologues soient d'accord. Je vais donc définir avec soin le sens que j'attache à ces termes, et qui est celui qu'ils devraient avoir. Je terminerai en adoptant une classification qui est neuve à certains égards, et donnerai mes raisons tout au long à l'appui de celle-ci.

Les psychologues sont d'accord pour reconnaître que ce qu'ils nomment idées particulières ou idées d'objets particuliers, est de la nature des images mentales ou souvenirs de ces objets, comme par exemple le son de la voix d'un ami fait surgir dans mon esprit l'idée de cet ami en particulier. Ils s'accordent encore sur ce que les idées dites par eux générales naissent d'un assemblage d'idées particulières comme lorsque après une observation

tale, mais est simplement un symbole intellectuel d'un fait absolument impossible, savoir de la qualité séparée de l'objet. Le symbolisme intellectuel de cette nature s'exécute principalement par l'intermédiaire des signes conventionnels, verbaux ou autres, comme nous le verrons plus loin, et c'est grâce à une compréhension plus claire de ce processus que le Réalisme succomba peu à peu devant le Nominalisme. En somme la seule différence entre Locke et Berkeley consiste ici en ce que le nominalisme du premier n'était point aussi complet que celui du second. Je puis faire remarquer que si, dans la discussion qui va suivre, je puis sembler ne point mettre en avant distinctement la doctrine du Nominalisme, je n'agis ainsi que pour éviter à mon investigation une collision inutile avec le Conceptualisme. Je suis moi-même un Nominaliste et m'accorde avec Mill sur ce point qu'en disant que nous pensons avec des concepts, cela revient à dire que nous pensons avec des noms de classe.

répétée de nombreux hommes individuels, je forme l'idée d'homme ou d'un être abstrait qui renferme les ressemblances existant entre ces hommes individuels sans tenir compte de leurs différences particulières. Ainsi les idées particulières répondent aux percepts, tandis que les idées générales répondent aux concepts : une perception individuelle (ou sa répétition) donne naissance à son équivalent mnémonique comme idée particulière, tandis qu'un groupe de perceptions similaires quoique non identiques donne naissance à son équivalent mnémonique comme conception, ce qui n'est donc qu'un autre nom pour une idée générale ainsi engendrée par un assemblage d'idées particulières. De même que la méthode de M. Galton, consistant à superposer sur une même plaque sensible un certain nombre d'images individuelles, donne naissance à une photographie mixte où chacun des constituants individuels est partiellement et proportionnellement représenté ; de même sur la plaque sensible de la mémoire, de nombreuses images de perceptions antérieures se fondent ensemble en une seule conception qui constitue alors une image composite, ou représentation générique de ses éléments constituants ; en outre, dans le cas de la plaque sensible, il n'y a que les images particulières présentant de plus ou moins nombreux points de ressemblance qui puissent être ainsi fusionnées en une photographie distincte, et de même dans le cas de l'esprit, seules, ces idées particulières qui sont de même famille peuvent contribuer à constituer une conception nette (1). Voilà pour les idées particulières et générales. Quant au terme *abstrait*, il a été employé par différents psychologues en différentes significations. Pour ma part, je l'emploierai dans le sens où l'emploie Locke dans le passage cité plus haut, et qui est celui où l'emploient la plupart des écrivains modernes qui traitent de ces matières. Nous conformant donc à leur manière de comprendre ce mot, nous prendrons le terme « idée abstraite » comme pratiquement synonyme d'« idée générale ». Le processus de l'abstraction consiste en effet à analyser mentalement l'ensemble présenté par n'importe quel objet de perception, et à

(1) Cette comparaison a été précédemment employée par M. Galton lui-même, et aussi par M. Huxley dans son ouvrage sur Hume.

extraire idéalement les traits ou qualités sur lesquels l'attention se porte à ce moment. Le plus individuel lui-même des objets ne saurait manquer de présenter un assemblage de qualités, et s'il est vrai qu'un tel objet ne saurait être réellement divisé en ces qualités constituantes, il est certain d'autre part qu'il est possible de le diviser ainsi idéalement. L'homme individuel que je connais sous le nom de John Smith ne saurait être décomposé en telles quantités de chaleur, de muscles, d'os, de sang, de couleur etc., sans cesser entièrement d'être homme, mais ceci n'empêche pas que je puis en esprit faire abstraction de sa chaleur (en y pensant en tant que cadavre), de sa chair, de ses os, de son sang (en y pensant en tant que sujet disséqué) de la couleur blanche de sa peau, de la coloration noire de ses yeux, etc. Il est évident qu'en dernière analyse notre faculté de former des idées générales, ou concepts, dépend de cette faculté d'abstraction, c'est-à-dire de l'aptitude à séparer idéalement une ou plusieurs des qualités présentées par les percepts, c'est-à-dire par les objets des idées particulières. Mon idée générale de chaleur n'a été rendue possible que parce que j'ai idéalement abstrait la qualité chaleur de différents corps échauffés dans lesquels elle a coexisté avec d'innombrables associations différentes d'autres qualités. Mais ceci n'empêche point que partout où je rencontre cette qualité particulière, je la reconnais comme étant la même, et j'arrive ainsi à une idée générale ou abstraite de chaleur, en dehors de toute autre qualité avec laquelle, dans les cas particuliers, elle se peut trouver associée (1). Cette faculté d'idéation abstraite fournit la *conditio sine quâ non* de tous les degrés du développement, car c'est par elle seule que nous pouvons com-

(1) Ainsi la seule distinction valide qui puisse être établie entre l'abstraction et la généralisation est celle qui a été faite par Hamilton, et que voici : « L'abstraction consiste en la concentration de l'attention sur un objet particulier ou sur une qualité particulière d'un objet sans qu'elle se porte sur quoi que ce soit d'autre. La notion de la *figure* du pupitre devant moi est une idée abstraite, une idée qui fait partie de la notion totale de ce corps et sur laquelle j'ai concentré mon attention pour la considérer exclusivement. Cette idée est abstraite mais elle est en même temps individuelle, elle représente la forme de ce pupitre particulier et non celle d'un autre corps quelconque. » La généralisation, d'autre part, consiste en une combinaison idéale d'abstractions, « quand, comparant différents objets, nous mettons le doigt sur leur ressemblance, quand nous concentrons notre attention sur ces points de similitude... la notion générale nous fait donc connaître une qualité, propriété, puissance, notion, relation, bref, tout point de vue auquel nous recon-

parer l'idée avec l'idée, et ainsi atteindre d'une manière progressive les niveaux de plus en plus élevés, aussi bien que les produits de plus en plus complexes de l'idéation. De l'histoire de ce développement, nous avons à parler davantage plus loin; en attendant, je désire seulement signaler deux faits qui s'y rapportent. Le premier est qu'à travers cette histoire, le développement est un *développement* : la faculté d'abstraction est partout de même espèce; et le second fait, c'est que ce développement est partout dépendant de la faculté du langage. Nous insisterons beaucoup sur l'un et l'autre de ces points dans les chapitres suivants, mais il était nécessaire d'énoncer ces faits dès maintenant — faits que les psychologues de toutes les écoles acceptent à présent — pour rendre intelligible la nouvelle division que je vais faire dans ma classification des idées. Cette division est celle que j'établis entre la faculté de l'abstraction non dépendante du langage et celle qui en est dépendante. Je viens de dire que la faculté d'abstraction est *partout* la même en espèce, mais comme j'ai immédiatement affirmé que le *développement* de l'abstraction est dépendant du langage, j'ai laissé ouverte la question de savoir si, oui ou non, il peut exister une abstraction rudimentaire sans langage. C'est cette question, par conséquent, que nous devons maintenant aborder. D'un côté, on peut dire qu'en réservant le qualificatif *abstrait* aux idées qui ne peuvent être formées qu'à l'aide du langage, nous tirons une ligne arbitraire fixée sur un degré dans l'échelle continue d'une faculté qui est partout la même en espèce. Car, disent quelques psychologues, il est évident que dans notre propre cas, la plupart de nos plus simples abstractions ou idées générales ne dépendent pas, pour

naissons une pluralité d'objets comme une unité. » Ainsi il peut y avoir abstraction sans généralisation, mais comme dans ce cas, l'abstraction ne porte que sur des idées particulières, cette phase en est méconnue par la plupart des écrivains qui emploient en conséquence *abstraction* et *généralisation* comme termes convertibles. Mill dit : « Par *abstrait*, j'entendrai toujours en logique propre l'opposé de *concret*; par un nom abstrait, le nom d'un attribut; par le nom concret, le nom d'un objet. » (*Logic*, I, paragraphe 4.) Toutefois cette restriction est arbitraire : « Concentrer l'attention sur un *objet* particulier » est la même sorte d'acte mental que de concentrer son attention sur n'importe quelle « *qualité* particulière d'un objet ». En agissant ainsi, Mill suit les classiques, et s'élève expressément contre la modification introduite pour la première fois (en apparence) par Locke, et depuis généralement adoptée; mais peu importe dans lequel des deux sens qui viennent d'être expliqués un écrivain emploie le mot « abstrait », à la condition qu'il y persiste.

leur existence, des mots. Ou encore si ceci est contesté, ces psychologues peuvent montrer les enfants et même les animaux inférieurs comme preuves de leur assertion. Car un enfant manifeste, indubitablement, la possession d'idées générales antérieures à la possession d'un langage articulé quelconque, et après qu'il commence à se servir d'un tel langage, il le fait en élargissant spontanément la signification attachée aux mots originels. A l'appui de ces deux énoncés, d'innombrables observations peuvent être citées et j'en citerai plus loin, mais ici il me suffira de donner une seule preuve à l'appui de chacun d'eux. A l'égard de l'enfant, M. Preyer nous dit qu'à l'âge de huit mois (1), c'est-à-dire longtemps avant qu'il ne fût capable de parler, son enfant pouvait classer toutes les bouteilles comme ressemblant au biberon (2) ou rentrant dans la catégorie de celui-ci.

Au sujet du second fait, M. Taine rapporte qu'une petite fille âgée de dix-huit mois, s'amusant avec sa mère en se cachant derrière un rideau, disait : « Coucou ». De plus, quand sa nourriture était trop chaude, quand elle allait trop près du feu ou d'une bougie, ou quand le soleil brillait, on lui disait : « Ça brûle. » Un jour, en voyant le soleil disparaître derrière une montagne, elle s'écria : « A brûle coucou », montrant par là à la fois la formation et l'assemblage d'idées générales « non seulement exprimées par des mots que nous n'employons pas (et, en conséquence, pas par d'autres mots que ceux qu'elle avait précédemment employés), mais correspondant aussi à des idées et, par conséquent, à des classes d'objets et de caractères généraux qui, dans nos cas, ont disparu. La soupe chaude, le feu dans le foyer, la flamme de la bougie, la chaleur du jour dans le jardin, et finalement le soleil, forment une de ces classes. Le visage de la nourrice ou de la mère disparaissant derrière une colline forme l'autre classe (3). »

Pour en venir aux animaux, et pour commencer par les

(1) L'âge mentionné correspond étroitement avec celui donné par M. Perez qui dit : qu'« à sept mois, il (l'enfant) compare mieux qu'à trois, et il paraît à cet âge avoir des perceptions visuelles associées avec des idées d'espèce : par exemple, il relie les différentes saveurs d'un morceau de pain, d'un gâteau, d'un fruit avec leurs différentes formes et couleurs » (*Trois Premières Années de l'Enfance*).

(2) *L'Ame de l'Enfant*, trad. H. de Varigny.

(3) Taine, *Intelligence*, p. 18.

exemples les plus simples, les animaux les plus élevés ont tous des idées générales de ce qui est *bon à manger* et de *ce qui ne l'est pas*, tout à fait distinctes des objets particuliers caractérisés par l'une ou l'autre de ces qualités. Si nous donnons en effet à quelque animal supérieur un morceau de nourriture d'une espèce qu'il n'a point rencontrée encore, l'animal ne le happe ni ne le rejette immédiatement : il soumet le morceau à un examen attentif avant de le livrer à sa bouche. Ceci prouve, mieux que tout autre fait, qu'un tel animal a une idée générale ou abstraite du doux, de l'amer, du chaud, ou, en somme, de ce qui est bon à manger et de ce qui ne l'est pas, le but de l'examen étant évidemment de constater laquelle de ces deux idées générales d'espèce s'applique à l'objet particulier examiné.

Quand nous choisissons nous mêmes quelques mets qui, nous le supposons, se trouvera être bon à manger, nous n'avons pas besoin d'appeler à notre aide l'une quelconque de ces classes plus élevées d'idées abstraites que nous devons à notre faculté d'élocution. C'en est assez pour déterminer notre décision si l'apparence particulière, l'odeur, ou bien la saveur de l'aliment nous fait sentir qu'il est conforme à notre idée générale de ce qui peut se manger. C'est pourquoi, quand nous voyons des animaux se tirer d'alternatives pareilles par une méthode identique, nous ne pouvons raisonnablement douter de la similitude des processus psychologiques, car, comme nous savons que ces processus chez nous mêmes n'impliquent pas l'exercice des facultés supérieures de notre esprit, il paraît évident que des processus dont les manifestations semblent aussi indentes soit réellement ce qu'ils paraissent être, sont réellement identiques. Autre fait. Si je vois un renard rôdant dans une cour de ferme, j'en conclus qu'il a été conduit par la faim à aller dans l'endroit où il a une idée générale qu'il se trouve beaucoup de choses bonnes à manger, de même que dans la même situation, je me suis entraîné à franchir la porte d'un restaurant. Pareillement si je dis à mon chien le mot « Chat », j'éveille dans son esprit l'idée non d'un chat en particulier — car il voit tant de chats — mais du chat en général. Ou quand ce même chien, accidentellement, traverse la piste d'un autre chien, l'odeur du chien étranger lui fait lever la queue, et hérissier le

poil de son dos, en prévision d'un combat. Pourtant l'odeur d'un chien inconnu doit éveiller dans son esprit, non l'idée d'un chien en particulier, mais une idée de l'animal chien en général.

Jusqu'ici, on se le rappellera, j'ai donné les preuves en faveur de l'idée que les uns et les autres, enfants et animaux, sont capables de former des idées générales d'un ordre simple, et par conséquent, qu'à la formation de telles idées l'usage du langage n'est pas nécessaire. Je veux considérer ensuite ce qui doit être dit de l'autre côté de la question, car, comme je l'ai précédemment remarqué, plusieurs — je puis dire la plus grande partie — des psychologues rejettent cette catégorie de preuves *in toto*, comme n'ayant point de rapports avec le débat. C'est pourquoi en premier lieu, je considérerai leurs objections à cette sorte d'évidence, et je résumerai ensuite la question tout entière pour suggérer enfin une classification des idées qui, dans mon opinion, doit être acceptée comme constituant un terrain commun de conciliation par l'une et l'autre parties.

Je commencerai par une citation de Locke : « Dans quelle mesure les animaux possèdent-ils cette faculté (celle de comparer les idées) ? Cela n'est pas facile à déterminer. J'imagine qu'ils ne l'ont pas à un grand degré, car bien qu'ils aient probablement plusieurs idées assez distinctes, cependant il me semble que c'est la prérogative de l'intelligence humaine, quand elle a suffisamment distingué quelques idées, pour les percevoir comme parfaitement différentes, comme constituant deux idées, de chercher et de considérer dans quelles circonstances ces idées sont susceptibles d'être comparées.

« C'est pourquoi je pense que les bêtes ne vont pas plus loin dans leur comparaison que de comparer quelques circonstances sensibles rattachées aux objets eux-mêmes. L'autre puissance de comparaison, qui peut être observée chez l'homme, et qui se rattache aux idées générales, et est utile seulement aux raisonnements abstraits, nous pouvons conjecturer que très probablement les bêtes ne l'ont point.

« L'opération qui suit dans l'intelligence au sujet des idées, c'est la composition par laquelle l'intelligence réunit plusieurs des idées simples qu'elle a reçues par la sensation et la réflexion, et en fait des idées complexes. Sous cette dénomination de compo-

sition peut être comprise aussi la faculté de développer : la composition n'y apparaît pas autant que dans les idées plus complexes, mais encore est-elle une réunion de plusieurs idées, quoique de même espèce. Ainsi, en ajoutant plusieurs unités ensemble, nous avons l'idée d'une douzaine, et en réunissant l'idée répétée de plusieurs perches nous formons celle d'un *furlong* (autre mesure de longueur).

« Dans ce cas aussi, je le suppose, les bêtes sont loin d'atteindre l'homme, car, quoiqu'elles embrassent et retiennent ensemble plusieurs combinaisons d'idées simples, comme par exemple la forme, l'odeur, la voix du maître, elles constituent l'idée complexe qu'un chien a de lui, ou plutôt sont autant de marques distinctes par lesquelles il le connaît. Cependant je ne pense pas que les animaux les combinent d'eux-mêmes et fassent des idées complexes.

« Peut-être même que là où nous pensons qu'ils ont des idées complexes, il y a seulement une idée simple qui les dirige dans la connaissance de plusieurs choses, qu'ils distinguent peut-être moins par la vue que nous ne l'imaginons. J'ai été, d'une manière digne de foi, informé qu'une chienne nourrirait, jouerait avec, et aimerait, de jeunes renards autant que ses petits et à leur place, si l'on peut seulement la leur faire téter assez longtemps pour que son lait les pénètre. Les animaux qui ont une nombreuse portée de petits ne paraissent avoir aucune connaissance de leur nombre, car bien qu'ils soient fort émus si l'on prend un de leurs petits pendant qu'ils sont à portée de leur vue ou de leur ouïe, si un ou deux leur sont enlevés en leur absence, ou sans bruit, il ne semble point que les petits leur manquent, ou qu'ils aient la notion que le nombre en a été diminué » (1).

D'après ce passage, il est évident que la comparaison, le « groupement » et le « développement » d'idées que Locke a en vue est la comparaison, le groupement et le développement *conscient ou intentionnel* qui appartient seulement au ressort de la réflexion ou de la pensée. Il ne s'occupe point de ces facultés de comparaison, ni du groupement d'idées qu'il reconnaît à l'animal, à moins qu'il puisse être prouvé que l'animal est capable de

(1) *Human Understanding*, livre II, ch. II, §§ 5-7.

chercher et de considérer dans quelles circonstances elles sont capables d'être comparées. Et alors, il ajoute : « C'est pourquoi je pense que les bêtes ne vont *pas plus loin dans leur comparaison que de comparer quelques circonstances sensibles attachées aux objets eux-mêmes. L'autre* puissance de comparaison qui peut être observée chez l'homme *appartenant aux idées générales et étant utile seulement aux raisonnements abstraits*, nous pouvons conjecturer que très probablement les bêtes ne l'ont point. »

Jusqu'ici donc, il semble parfaitement évident que Locke croit que les animaux présentent le pouvoir de « la comparaison et du groupement » des « idées simples » jusqu'au point où cette comparaison et ce groupement commencent à être aidés par la pensée réfléchie. C'est pourquoi, quand immédiatement après il en vient à expliquer ainsi l'abstraction : « la même couleur étant observée aujourd'hui dans la craie ou la neige, que l'esprit hier recevait du lait, l'esprit considère cette apparence seule, et en fait la représentation de tous les objets de cette sorte, et lui ayant donné le nom *blancheur*, par ce son il désigne la même qualité, qu'on l'imagine, ou qu'on la rencontre dans quelque lieu que ce soit, et c'est ainsi que les universaux (idées ou mots) se constituent », quand il explique ainsi l'abstraction, il nous paraît absolument certain que ce qu'il entend par abstraction est le pouvoir de contempler *d'une façon idéale les qualités séparées des objets*, ou comme il le dit, de « *considérer les apparences seules* ». C'est pourquoi je conclus sans plus de discussion que, dans la terminologie de Locke, le mot *abstraction* s'applique seulement à ces développements supérieurs de la faculté qui sont rendus possibles par la réflexion.

Maintenant, de quoi ce pouvoir de réflexion dépend-il ? Comme nous le verrons plus loin, il dépend du langage, ou de la faculté d'attacher des noms aux idées abstraites et générales.

Autant que je le puis savoir, les psychologues de toutes les écoles existantes s'accordent sur ce point, en soutenant que la faculté de donner des noms aux abstractions est à la fois la condition de la pensée réfléchie, et l'explication de la différence entre l'homme et la brute, en matière d'idéation.

Il me semble inutile de s'arrêter sur un point où tout le monde

est d'accord, et dont il est beaucoup parlé dans les chapitres suivants. Pour le moment, je m'efforcerai seulement de découvrir les causes de la divergence d'opinions qui existe entre les psychologues qui attribuent, et ceux qui refusent, aux animaux la faculté de l'abstraction. Je pense être en position de rendre ce point parfaitement clair.

Comme nous l'avons déjà vu, et comme nous le verrons souvent encore, il est admis de tous côtés que les animaux, dans leur idéation, ne sont pas renfermés dans la faculté spéciale d'imaginer et de se rappeler les perceptions particulières, mais qu'ils présentent aussi le pouvoir, comme Locke l'a défini, d'« embrasser et de retenir ensemble plusieurs combinaisons d'idées simples (1) ». La seule question alors est de savoir réellement si oui ou non ce pouvoir est le pouvoir de l'abstraction. Dans l'opinion de quelques psychologues, il l'est, et pour d'autres, il ne l'est pas. Mais, de quoi dépendra la réponse à une telle question ? Cela dépendra, évidemment, de savoir si nous tenons pour essentiel qu'une idée générale ou abstraite puisse s'incarner dans un mot. A certain point de vue « embrasser et retenir ensemble plusieurs combinaisons d'idées simples », c'est former un concept général de beaucoup de percepts, mais à un autre point de vue, une combinaison d'idées simples de ce genre ne peut être regardée que comme un concept, quand elle a été conçue par l'esprit *comme* concept, ou quand, pour avoir été incorporée dans un nom, elle se tient devant l'esprit comme un fruit de l'esprit, distinct et organisé, devenu ainsi un objet aussi bien qu'une production de l'idéation. Car alors seulement l'Idée abstraite peut être reconnue *comme* abstraite, et être utilisable comme création définie de la pensée, capable de servir de matière à quelque autre construction d'ordre idéationnel plus élevé.

On peut citer M. Taine qui soutient cette vue avec une grande lucidité. « De nos nombreuses expériences (il s'agit des perceptions individuelles d'une exposition d'araucarias), il reste le jour

(1) On peut trouver la preuve de ce fait, en abondance, dans le chapitre sur l'Imagination (*Évolution mentale chez les Animaux*). Il est démontré que l'imagination dans les animaux ne dépend pas seulement des associations déterminées par des impressions sensibles du dehors, mais atteint le niveau où s'effectue la conduite d'une série de figures mentales, *per se*.